

Michel Seymour, *Pensée, langage et communauté. Une perspective anti-individualiste*, Paris-Montréal, Bellarmin-Vrin (coll. « Analytiques » 7), 339 p.

Don Ross

Volume 24, numéro 1, printemps 1997

Avez-vous lu Rawls ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027442ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027442ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ross, D. (1997). Compte rendu de [Michel Seymour, *Pensée, langage et communauté. Une perspective anti-individualiste*, Paris-Montréal, Bellarmin-Vrin (coll. « Analytiques » 7), 339 p.] *Philosophiques*, 24(1), 213–217. <https://doi.org/10.7202/027442ar>

Michel Seymour, *Pensée, langage et communauté. Une perspective anti-individualiste*, Paris-Montréal, Bellarmin-Vrin (coll. « Analytiques » 7), 339 p.

Les internalistes ayant pratiquement abandonné désormais la plupart des places fortes de leur inexpugnable forteresse de jadis, après une lutte longue et acharnée, la querelle qui a opposé externalistes et internalistes en philosophie du langage tend maintenant vers sa fin. En renonçant en effet au solipsisme méthodologique, Fodor, que l'on peut certainement présenter comme le plus ardent des internalistes, semble avoir fait une concession décisive. Tant et si bien que, comme je le fais dans mon étude critique de McClamrock (*Existential Cognition*, Chicago, University of Chicago Press, 1995) qui paraîtra bientôt, on peut légitimement se poser la question : comment a-t-on pu au départ se laisser convaincre par les thèses internalistes ?

C'est dans ce même contexte favorable que Michel Seymour a publié un guide fort utile qui fait l'état de la question en cet après-guerre de débats, et dans lequel il présente aussi des arguments intéressants en faveur d'une série de propositions très spécifiques. La question qui lui sert de base est la suivante : si les externalistes ou, suivant sa modeste terminologie, les anti-individualistes sont désormais vainqueurs, en quoi peut-on faire consister, *très précisément*, une telle victoire ? Sa réponse étant très complexe et sans doute aussi controversée, je ne pourrais pas lui faire entièrement justice en quelques pages ;

aussi bien, je serai obligé, quoique malgré moi, de faire abstraction des nombreux détails de son développement, dans mon effort de replacer sa contribution dans le large contexte de cette longue discussion.

Selon Seymour, on peut distinguer dès le départ trois thèses distinctes : (1) l'anti-individualisme sémantique, (2) l'anti-individualisme psychologique, et (3) l'individualisme psychologique. Il est à remarquer que cette troisième position est nettement plus faible que la thèse épistémologique forte du solipsisme méthodologique défendue par un Fodor (« Methodological Solipsism Considered as a Research Strategy in Cognitive Science », *Behavioral and Brain Sciences*, 1980, p. 63-73), quoiqu'elle soit par ailleurs l'une des prémisses nécessaires de cette dernière thèse. Or, comme Seymour le soutient à juste titre (p. 144-148), la première thèse — selon laquelle l'extension d'un mot n'est pas déterminée par la stratégie intentionnelle d'un locuteur particulier, ou même par les stratégies intentionnelles de la communauté des locuteurs si l'on s'en tient aux termes d'espèces naturelles — cette thèse, donc, n'implique pas la seconde. La raison est bien simple au fond : aucune des conclusions découlant des hypothèses relatives à la signification des termes ne permet d'exclure la possibilité ontologique d'une relation de covariance ou, selon le jargon technique standard, une « survenance globale faible » entre l'ensemble des attributions (correctes) de signification et l'ensemble des propriétés psychologiques des individus. Ce qui est crucial pour la thèse (1), contrairement à la thèse (2), ce n'est pas la question des possibilités métaphysiques, mais ce sont bien plutôt les problèmes épistémologiques relatifs à la question de l'accès aux états intentionnels des individus. Pour Seymour, il est clair que, eu égard à la nature de notre accès et étant donné le processus d'individuation des propriétés sémantiques, l'attribution d'un contenu à un locuteur ne peut dépendre entièrement des propriétés de ses états internes, états du type de ceux qu'un psychologue peut mettre à jour.

Comme je l'indique moi-même (« Externalism for Everybody », à paraître dans *Canadian Journal of Philosophy*, 1997), il y a certainement de bonnes raisons qui militent en faveur de la thèse (2), laquelle, il faut bien le dire, ne dépend en aucun cas de la thèse (1) ; aussi suis-je d'avis pour dire avec Seymour qu'aucun *modus tollens* ne peut nous permettre de passer de (2) à (1) ; et, par conséquent, que cette dernière doit effectivement être évaluée indépendamment. Mais puisque l'on a néanmoins proposé au cours des années plusieurs avenues possibles pour parvenir à (1), Seymour les examine toutes et il tente, dans une certaine mesure, d'en faire la synthèse. Toutefois, une telle synthèse ne peut se réduire au simple résumé de ces approches, l'un des principaux objectifs de Seymour étant, précisément, de se débarrasser des faiblesses majeures des arguments traditionnels, tout en étant en mesure d'utiliser leurs points positifs comme soutien collatéral à son propre argument. Dans l'analyse que j'entreprends ici, j'entends procéder en trois étapes : je commencerai d'abord par répéter les arguments traditionnels ; ensuite, je résumerai rapidement l'argumentation de Seymour ; enfin, je passerai à la question de savoir si la perspective de Seymour constitue un progrès véritable par rapport à celles de ses prédécesseurs.

On peut distinguer au moins quatre principaux fondements à l'anti-individualisme sémantique. Tout d'abord, celui que l'on trouve chez Kripke (*Naming and Necessity*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1980). Pour les naturalistes, celui-ci apparaît comme la moins persuasive des argumentations, d'une part parce que plusieurs de ses prémisses reposent sur des considérations internes relevant d'une logique de la modalité, et d'autre part

parce que plusieurs des naturalistes sont sceptiques face à l'idée même de nécessité nomologique. À ce sujet, on consultera, entre autres, Cartwright (*How the Laws of Physics Lie*, New York, O.U.P., 1983).

En deuxième lieu, il y a l'argument de Putnam (*Mind, Language and Reality*, New York, C.U.P., 1975) qui se présente de la façon suivante. S'il est vrai que l'intension détermine toujours l'extension, alors on est sans doute conduit à cette conséquence absurde : chaque fois que des révisions substantielles ont lieu dans les théories admises, les scientifiques ne parlent plus des mêmes choses. Nombreux sont ceux qui jugent cet argument extrêmement persuasif (et je m'inclus dans ce nombre). Mais s'il est accepté, il permet de démontrer l'anti-individualisme sémantique seulement dans le cas des termes d'espèces naturelles. C'est là un argument bien plus faible que celui de l'anti-individualisme *tout court* que Seymour tente de défendre.

Troisièmement, il y a la théorie téléofonctionnaliste de la signification de Millikan (*Language, Thought and Other Biological Categories*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1984), selon laquelle le rôle sémantique et, par conséquent, une partie de la signification des mots et des autres éléments du langage provient des pressions de sélection responsables de leur survie. Seymour est assez sympathique à cette approche, dans la mesure où elle permet d'individuer et d'expliquer les conventions et les dispositions sémantiques générales. Mais puisqu'il n'est pas possible de réduire les règles sémantiques particulières aux faits relatifs à leur origine, elle lui semble insuffisante pour établir sa thèse forte. N'ayant pour ma part aucun penchant réductionniste particulier, je ne partage pas ce scrupule. Toutefois, puisque Seymour ne prétend nullement proposer une défense du réductionnisme, cette difficulté est sans doute hors de son champ d'argumentation.

Enfin, il y a cet argument que nous devons à Burge (« Individualism and the Mental », dans P. French, T. Uehling et H. Wettstein (dir.), *Midwest Studies in Philosophy*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1979, p. 73-121), selon lequel la signification ne peut être déterminée indépendamment du contexte, la signification des mots étant fonction de la signification des phrases dans lesquelles ils apparaissent, et celle des phrases, fonction en partie des contextes d'énonciation. Cet argument conforte l'anti-individualisme sémantique parce que tous les faits relatifs aux contextes sont des faits sociaux. C'est sur cette dernière ligne d'argumentation que Seymour s'attardera et consacrera la plus grande partie de son travail d'analyse.

Les critiques de Burge ont généralement insisté sur le fait qu'il est certainement possible de détacher la signification des phrases de leurs contextes, quoi qu'on ne puisse pas se comporter de la même façon à l'égard des intentions qui sous-tendent les énonciations. Par conséquent, l'individualisme sémantique peut être préservé, même si une analyse complète du discours exige de toujours recourir à une théorie pragmatique et à des considérations d'ordre sociolinguistique. Pour un développement détaillé de cette thèse, on consultera Lycan (*Logical Form in Natural Language*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1984).

Or, et c'est cela qui est important, le livre de Seymour peut être lu, précisément, comme un effort pour rendre impossible ce type de réponse. Son argumentation comprend deux grands volets bien structurés. Le premier volet part de la prémisse que l'un des aspects fondamentaux du contexte est donné par les règles du langage naturel particulier dans lequel la phrase a été formulée. Il est ainsi amené à rejeter les théories paratactiques du discours indirect, qui imposent le recours à un métalangage, leur préférant ainsi une théorie citationnelle suivant le modèle de Davidson (voir « On Saying That » et

« Quotation », dans *Inquiries into Truth and Interpretation*, New York, O.U.P., 1984, p. 79-92 et 93-108). À ma connaissance, la perspective que Seymour adopte dans ce débat est assez originale. Les défenseurs des théories citationnelles fondent généralement leur méfiance à l'égard des théories paratactiques sur le fait que celles-ci obligent à adopter une sémantique réaliste relativement chargée, alors qu'eux s'accrochent fort bien de l'agnosticisme à l'égard des questions d'ordre métaphysique. Seymour, quant à lui, fournit un argument empirique qui, s'il réussit à s'imposer, sera certainement plus puissant que les premiers. En particulier, cet argument s'appuie sur des exemples tirés de l'usage pour établir que le « que » du français n'a pas le même rôle fonctionnel que le « that » de l'anglais. Or, si ce type de fait s'avère confirmé pour toute paire donnée de langues, mis à part les langues aussi proches que le français et l'anglais, alors ce sera du moins une preuve claire que l'on ne peut pas recourir à un métalangage, comme cela est requis dans les théories paratactiques.

Les implications de tout ceci pour la question de l'individualisme sémantique ne seront pas immédiatement évidentes, d'où l'importance du second volet de l'argumentation générale de Seymour. Dans ce cadre, partant d'un examen attentif des implications de l'analyse kripkéenne du célèbre « argument du langage privé » de Wittgenstein, Seymour conclut que l'individuation *en termes linguistiques* des contenus mentaux dépend de l'individuation de leurs propriétés sémantiques. — Je mets l'accent sur l'expression « en termes linguistiques » parce que, en l'absence de toute autre précision, il aurait pu sembler que, pour Seymour, l'anti-individualisme sémantique (thèse (1) ci-dessus) implique l'anti-individualisme psychologique (thèse (2) ci-dessus). Toutefois, on sait que cela ne vaut que si on ne peut individuer les états psychologiques autrement qu'à partir de leurs expressions linguistiques ; ce que récuse les psychologues, notamment ceux qui sont influencés par les approches connectivistes du fonctionnement mental. À cela, il ajoute encore deux autres prémisses qu'il étaye ainsi : (i) l'individuation des propriétés sémantiques ne *dépend* pas des propriétés relationnelles physiques pour leur individuation (bien qu'elles *aient*, comme toutes choses du reste, de telles propriétés) ; tandis que (ii) l'individuation des états internes des individus varie *assurément* en fonction de ces propriétés relationnelles. Si on leur adjoint l'argument de Burge qui démontre l'anti-individualisme sémantique, ces trois prémisses impliquent que des contenus intentionnels déterminés peuvent varier sans qu'il y ait aucune des variations correspondantes — ou pas de variation du tout, comme dans les cas de « terre-jumelle » — au niveau des états mentaux individués sans référence à la communauté. Il en découle donc que « les types et occurrences des contenus d'états intentionnels ne sont pas identiques ou dans une relation de dépendance à des types ou occurrences d'états de l'individu qui ne font pas référence à l'environnement social » (p. 167). C'est là un passage qui résume admirablement la thèse centrale de Seymour. Mais devons-nous nous laisser convaincre pour autant ? Persuadé, pour ma part, de la vérité de l'anti-individualisme sémantique, j'aime autant reformuler cette question comme suit : Seymour nous fournit-il un meilleur argument que ceux qui existaient déjà en faveur de cette même position ? Certes, sa thèse en faveur de la théorie citationnelle du discours indirect m'apparaît à la fois originale et forte ; cependant, je reste sceptique face au second volet de son argument. Plus particulièrement, j'ai de la peine à accepter et même à comprendre la thèse qui affirme que les propriétés sémantiques ne dépendent pas des propriétés relationnelles physiques ; parce que, suivant en cela Schiffer (*Remnants of Meaning*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1987), l'idée même de propriété spécifiquement *sémantique* me met mal

à l'aise. Par ailleurs, même en lui concédant cette prémisse, je ne vois toujours pas dans quelle mesure elle contribue à fonder l'anti-individualisme.

Supposons un instant que Seymour ait raison, que les propriétés sémantiques soient essentiellement non relationnelles, alors que les propriétés d'états internes dépendent de propriétés relationnelles : comment peut-on prétendre que les propriétés non relationnelles ne dépendent pas de propriétés relationnelles ? Prenons, par exemple, ma propriété relationnelle d'être à l'extérieur, au Canada, en plein mois de décembre. On peut évidemment en inférer la propriété non relationnelle que j'ai froid. Et bien entendu, dans mon cas, le fait d'avoir froid ne *dépend* absolument pas du fait d'être à l'extérieur au Canada ; j'aurais très bien pu être enfermé dans un cellier à Tahiti. Toutefois, Seymour admet la *possibilité* d'une survenance globale du mental sur le physique. Par conséquent, même en lui concédant la prémisse problématique selon laquelle les propriétés sémantiques sont non-relationnelles, l'argument de Seymour semble seulement établir que l'individualisme sémantique *pourrait*, le cas échéant, ne pas être vrai ; ce qui, à mon sens, est certainement une thèse plus faible que celle qu'il cherchait à établir.

Les remarques que j'ai présentées ici sont plutôt une série de questions à l'intention de Seymour, elles ne prétendent certainement pas être des remises en cause. Comme je l'ai dit en commençant, la question qui doit nous importer désormais est, non pas de savoir si l'anti-individualisme sémantique est vrai, mais bien plutôt, dans l'éventualité de sa vérité, ce que cela peut impliquer pour la théorie sémantique. De ce point de vue en effet, la minutieuse analyse de Seymour est d'une inestimable valeur ; plus particulièrement, son admirable manière de mettre en rapport ce qui auparavant semblait être des questions indépendantes constituera un stimulant pour tous ceux qui s'intéressent à ces questions. Entre autres choses, il a voulu que sa défense de la théorie citationnelle serve de prémisse à un *modus ponens* en faveur de l'anti-individualisme sémantique. De cette manière, pour celui qui est déjà convaincu du bien-fondé de l'anti-sémantique, il est possible de composer un *modus tollens* en faveur de la théorie citationnelle ! Il ne s'agit là que de ce qui frappe à première vue. Je n'ai malheureusement pas eu assez d'espace pour examiner, par exemple, les remarquables derniers chapitres de Seymour sur la connaissance de soi et le *selfhood*. *Pensée, langage et communauté* mérite assurément de retenir l'attention d'un public vaste et attentif.

Don Ross

Département de philosophie
Université d'Ottawa
